

Québec, ce douzième jour de septembre 2025.

Il a été présent pendant presque dix-sept années, à quelques semaines près. Il a été auprès de nous pendant presque toute sa vie, à quelques mois près. Il était noir et blanc. Il m'avait rappelé le Sylvestre des dessins animés de mon enfance, sauf que sa tête était toute noire, et bien sûr, son nez n'était pas rouge. L'appeler ainsi aurait été trop long, et finalement, après avoir essayé toute sorte de noms, nous avons choisi de l'appeler Titi, sorte de clin d'oeil au Grosminet du dessin animé, mais c'était vraiment par plaisanterie, car contrairement à Sylvestre ou à son adversaire emplumé dont il a hérité le nom, il a toujours été gentil, « mon gentil » comme je me plaisais souvent à l'appeler.



Depuis vendredi le 5 septembre, en fin de journée, Titi, le gentil Titi, le « petit coquin », « mon mignon », « mon petit compagnon » n'est plus. J'ai dû me résoudre à le faire tuer, car ici je peux me permettre d'employer les vrais mots... que je n'ai pourtant même pas le courage de prononcer. Il était atteint d'une « maladie rénale chronique », le lot de bien des chats de son âge. Elle avait été diagnostiquée en mars dernier, sans que nous ayons d'autres signes avant-coureurs qu'une soit inhabituelle, qui m'avait inquiété. La maladie fatale était déjà à un stade si avancé que tous les soins que nous avons pu lui prodiguer ces derniers mois n'ont malheureusement pas suffi. Il faut dire qu'il était accablé, depuis quelques années, d'un problème de constipation chronique, et nous avons su en mars, qu'il avait un durcissement des intestins (ce qui expliquait sans doute cela), ainsi que des tâches sur le foie. Il souffrait aussi d'une gingivite chronique, et donc, il lui manquait bien des dents, de l'arthrose, ainsi que d'une rupture du ligament croisé qui avait guéri tant bien que mal. Cependant, à le regarder jusqu'à la fin, surtout lors des moments où il était bien, bien malin celui qui aurait pu deviner qu'il avait tous ces maux. Il avait encore un très beau pelage aussi doux que dans sa jeunesse, toutes ses belles vibrisses blanches. Il est donc parti, en apparence, encore tout beau. Cependant, les douze derniers mois ont été durs pour nous, ma conjointe, son fils et moi, qui l'aimions tant... aussi bien que pour lui, et de cela j'en suis pleinement conscient. Il n'y a pas eu d'acharnements, même si j'étais prêt à dépenser à nouveau beaucoup d'argent pour le sauver de la mort tout comme je l'avais fait pour le soigner. Mais je me suis remémoré le décès de ma grand-mère maternelle, qui a eu une fin de vie atroce sans plus de conscience qu'un... animal, et celle de mon père dont un dernier traitement semblait avoir redonné quelque fausse vigueur avant qu'il ne s'éteigne subitement quelques jours plus tard... Ces tristes souvenirs m'ont aidé, en quelque sorte, à prendre une décision pour Titi.

Voilà, c'est tout pour ça, parce que si je n'oublierai jamais ces douze derniers mois, je veux surtout me rappeler ici de tous ces petits moments que nous avons partagé ensemble et qui faisaient notre quotidien, notre routine. Je dis « partager », parce que je ne peux croire qu'il n'y ait pas eu entre lui, le chat, et moi, l'homme, une sorte de partage. En fait, je demeure convaincu qu'il y avait entre nous des sentiments d'affection et d'attachement que seule la maladie a pu, parfois, estomper ces derniers mois, du moins en ce qui le concernait.

Ce n'était pas le plus intelligent, ni plus futé des chats, ni le plus sensible. Je dis cela, car nous en avons un autre, une femelle, un peu moins âgée, qui, elle, possède ces qualités, et non, je ne fais pas d'anthropomorphisme, et puis tant pis si j'en fais! Donc, entre Titi et moi, il s'était développé une relation particulière qui — je le crois sincèrement — peut se développer entre l'homme et une autre espèce animale.

Nous avons fait sa connaissance en octobre 2008. C'était un samedi. Nous devions aller faire des courses. Il n'avait alors que quelques mois, et il se promenait près de notre voiture sur le stationnement de l'immeuble où nous habitons toujours. Quelqu'un nous informa alors que ce petit chat noir et blanc se promenait dans le voisinage depuis quelque jours, qu'il avait été sans doute abandonné, que lui-même lui avait donné un peu à manger, et qu'il l'aurait pris chez lui s'il n'avait pas déjà eu un chat. J'ai alors ouvert la porte de la voiture, et je lui ai parlé puis il est sauté à bord en toute confiance : Il avait évidemment très faim. Je ne voulais pas de chat, non pas parce que je ne les aime pas, mais parce que je me disais alors qu'un animal n'est pas une marchandise que l'on achète, ni même que l'on reçoit en cadeau. Là, pourtant, les circonstances me semblaient différentes. Certes, l'animal était manifestement habitué aux humains et il était poussé par la faim, mais c'est justement ce besoin qui m'a toujours fait penser, à tort sans doute, que c'est lui qui nous avait adoptés, lui qui nous avait choisis comme protecteurs... et pourvoyeurs du gîte et du couvert. J'accédai donc facilement à la requête de ma conjointe qui voulait que nous le prenions avec nous.



Au fil des semaines, des mois et des années, lentement mais sûrement, Titi est devenu « mon mignon », « mon petit coquin », et bien d'autres qualificatifs semblables, et moi, je suis devenu

son « protecteur » attiré. Je sais que plusieurs personnes appellent l'animal dont ils ont la garde, leur bébé. Je n'ai jamais considéré Titi comme mon bébé, ni mon enfant. Rarement, nous l'avons pris dans nos bras, et de toute façon, il n'aimait pas être manipulé, sans qu'il en soit moins affectueux pour autant. C'était un chat, évoluant dans un monde d'hommes, certes malgré lui, mais qui demeurait quand même un chat avec des envies et des besoins bien différents des nôtres, voilà tout... n'empêche que...

Avant la pandémie, lorsque je revenais du travail en fin d'après-midi, alors qu'il y avait quasiment toujours d'autres personnes dans l'appartement, dès que j'ouvrais la porte, je l'entendais arriver au petit trot en faisant son lot de roucoulements, car il avait un registre vocal assez étonnant... surtout lorsqu'il avait faim. À propos de nourriture, ces dernières années, il avait pris l'habitude très tôt le matin, de venir se coucher sur l'oreiller contre ma tête, et de temps à autre, de me passer une patte sur le visage, parfois avec les griffes déployées, mais sans malice. Parfois, il était assez affectueux pour me mordre le menton assez fort, me le prendre d'une patte et de se frotter contre lui, à condition toutefois que le menton soit barbu, car quand celui-ci était glabre, il le fuyait comme la peste. Depuis une dizaine d'années, il avait également pris l'habitude, lorsque je faisais la sieste au retour ou à la fin de mon travail, de venir me rejoindre, et de se coucher à mes côtés sur le lit, reposant souvent sa tête dans ma main droite avant de s'endormir en ronronnant. L'hiver, il aimait bien jouer à la bataille des boules de neige, et lorsqu'il la voyait tomber, il faisait son lot de *miac, miac* et ses grands yeux verts pétillants me regardaient avec insistance pour que j'ouvre la porte-patio et que je joue avec lui quelques minutes dehors sur le balcon, et parfois, quand il faisait trop froid (et que ma conjointe n'était pas là), je poursuivais le jeu dans le salon... avec la neige!

Que dire encore. J'ai oublié bien des choses, car je n'ai jamais aimé vivre dans le passé, pas plus que de me projeter trop loin dans l'avenir. Tout ce que je sais c'est qu'il me manque tellement, tellement... et en écrivant ces mots, je ne peux m'empêcher de contenir, en silence, mes larmes....

Il a cessé de souffrir, mais je crois qu'auprès de nous, il a eu une belle vie de chat, avec ses hauts et ses bas comme dans toute vie. Je voudrais me consoler et me dire qu'il est au paradis des chats. Un tel lieu n'existe pas, pas plus que pour les hommes. Il est mort : c'est tout, et plus jamais je ne le reverrai. Inutile donc, de lui faire mes adieux ici : je les lui ai faits alors qu'il n'était plus conscient en le caressant doucement avant que son coeur ne cesse de battre. En fait, si j'ai écrit ces lignes, c'est un exercice bien égoïste, pour apaiser un peu la douleur et le chagrin qui me submerge aujourd'hui. Et ce n'est surtout pas pour l'oublier, car tant que moi je vivrai, Titi sera toujours présent, et dans mon coeur, et dans ma mémoire.

Raynald.

